Temps lourd

Emil Hakl

Traduction : Benoît Meunier

Extrait de Des objets volants, 2004

Comme j'avais presque une demi-heure de retard, j'ai coupé par la rue Kaprova et j'ai traversé la place de la Vieille Ville, bien qu'on ait été à la mi-juillet et que partout des essaims de touristes ivres de chaleur aient tourné dans tous les sens. J'ai slalomé entre eux en essayant de ne rentrer dans personne, mais je me suis progressivement rendu compte que ce n'était pas possible.

- Pardon…, je lançais aux corps agglutinés qui parlaient d'une voix forte. Pardon, pardon !

Je sentais mon t-shirt trempé de sueur se coller à mon dos. Rouler des gouttes, l'une après l'autre, le long de ma colonne vertébrale. Au bout d'un moment, je me suis résigné à fendre de tout mon poids les rangs serrés de blonds costauds qui braillaient, étalés sur toute la largeur du trottoir, parce que – et je le savais d'avance –, ceux-là, pas moyen qu'ils vous laissent passer. J'ai fini par les écarter des bras. J'étais surpris de voir qu'ils se laissaient pousser sans que ça ait l'air de les déranger particulièrement.

- Bande de martiens ! je répétais aux visages aplatis et détendus qui rigolaient et j'avais le cœur qui vrombissait. Bande de martiens !

Je me suis frotté contre le coin d'un magasin ouvert pour pouvoir dépasser une grappe de joyeuses top-modèles. Et je suis resté planté là, comme si j'avais reçu un coup de bâton dans la tête : la douce familiarité d'une musique que je connaissais me parvenait depuis l'antre de la boutique. Je me suis arrêté et j'ai écouté. C'était les gloussements des poules plâtrées franc-maçonniques de *La Flûte enchantée* : « Pa… pa, pa… pa, pa…Pa-pa-pa-pa-pa-papagena ! Pa-pa-pa-pa-pa-papageno ! » J'avais peur de trop bien comprendre : j'entendais le commentaire de ce flux, ce reflux, ce cheminement et ce ballottement perpétuels. La prière de la matière vivante qui a peur de regarder en avant, et qui tire la tronche en passant dans le miroir. Ô *Isis und Osiris* ! Pire encore : au moment même où le sang commence à suinter dans les futals, où les cellules, vannées par un régime stéréotypé, se mettent à faire n'importe quoi, on cire d'autant plus ses pompes et on démêle sa perruque raide qui ne tombe pas. Je restais là à écouter. Le pizzicato se mêlait aux battements d'ailes au-dessus des toits brûlants. Finalement, il n'avait composé ça que quelques mois avant qu'on le mette lui-même dans la fosse. « Papagena ! Papageno ! »

Pendant une seconde, je me suis vu moi-même en vitrine. Voilà, toi aussi, tu te prends pour un fantôme, je me suis dit. Pour quelqu'un qui n'existe presque plus, mais dont le corps fait encore illusion, qui efface ses propres traces, et qui invente des mensonges naïfs pour que les autres ne s'en rendent pas compte… À cet instant, un petit bonhomme en pantalon bouffant m'a donné un coup d'épaule. Il a crié « Parrrdonnn ! » J'ai poussé un gémissement et j'ai replongé dans le flot. J'ai à nouveau contourné le groupe de top-modèles qui bêlaient.

La minuscule ruelle qui longe l'église du Týn était complètement bouchée. Des dizaines de visites guidées s'entassaient là et réglaient leurs caméscopes. Dans les petits stands, on vendait des bonnets, des marionnettes, des bibelots, des tasses, des babioles, des poupées russes. J'ai glissé le long du mur et enjambé des jeunes aux coiffures fantasmagoriques, assis par terre, les jambes étendues dans la ruelle, pour bien montrer à quel point ils étaient à l'aise. Des rires et des gazouillis résonnaient de partout.

Un type d'un certain âge avec une moustache était debout en plein milieu de la petite place, devant le parvis de l'église, et il tenait devant lui les feuillets du menu d'un restaurant ouvert récemment. Il se tenait de façon à ce que les dondons en shorts pleines de tâches de rousseurs, accompagnées par des vieux blêmes de deux mètres de haut, à ce que les jeunes espagnols défoncés, les mamies japonaises avec leurs petits chapeaux et les Anglo-saxonnes rouquines et glapissantes puissent bien voir ce qu'ils pourraient manger pour trois fois rien. Le type était là, debout, il regardait droit devant lui et la foule lui rentrait dedans.

Et en voyant tout ça autour de moi, ces conséquences de l'industrie touristique, cette foule joyeuse, innocente, curieuse comme un enfant et qui sentait le déodorant, cette foule qui s'en balançait de savoir que le monde n'allait pas tarder à s'effondrer sous son derrière, parce que ce ne serait pas pour aujourd'hui, parce que ce ne serait même pas pour demain et peut-être même pas pour après-demain, ma vue s'est brouillée.

Je suis allé vers le type, et je lui ai dit :

- Vous n'avez pas honte !

L'homme a tourné vers moi des yeux gris. Son visage était plein de petites rides. Il avait les cheveux grisonnants, plaqués par derrière. Les tempes dégarnies. Dans ses iris, l'église du Týn, qui ressemblait à une fusée prête au décollage, au vaisseau spatial de transport Nostromo s'élançant dans l'espace infiniment lointain, vide et étranger, prenait son essor. Ses clochers se dressaient contre le ciel plein de nuages immobiles, comme deux énormes feutres qui n'écrivaient plus.

- Mais bien sûr que j'ai honte, il a répondu.

- Ha bon, j'ai dit, alors dans ce cas, je vous demande pardon.
- Pas la peine, a répliqué le type en continuant de tenir son menu grand ouvert.
J'ai jeté un œil sur les prix : 499…, 548…, 829…
- Bon, au revoir, j'ai dit et je suis parti.
- Isite goudwè tou visite disse bigue tcheurtche ? m'a demandé en s'approchant de moi une petite asiatique à lunettes, incroyablement soignée et souriante, et derrière elle s'alignaient cinq autres jeunes filles tout aussi soignées, souriantes elles aussi.
- Yes, it is, j'ai dit en faisant un geste de la main et en essayant moi aussi de leur sourire.
Les jeunes filles se sont légèrement inclinées, et je me suis légèrement incliné moi aussi. J'ai suivi des yeux pendant une seconde les six paires de fesses fermes et décidées et les six paires d'Adidas repartir par la ruelle en direction du Týn, qui ressemblait beaucoup plus, d'ici, à un vaisseau spatial délabré et abîmé par des météorites, garni de dizaines d'antennes orientées pour un vol dans le froid intersidéral.
Je me suis retourné et j'ai forcé le pas. Sous le bord du trottoir, devant le café du Týn, reposait un étron en forme de belle au bois dormant. Bien que mon retard ait commencé à prendre des proportions démesurées, il a fallu que je m'arrête à nouveau ; je me suis mis à observer la chose. C'était incroyable. La ressemblance avec un visage humain était à faire peur. À un mètre de ma semelle, une petite houri songeuse aux reflets mats et au flanc paresseusement étendu reposait sur le pavé. Une odalisque nue, le derrière lisse, énorme et magnifiquement fendu, sa petite tête inclinée.

Quand j'ai attrapé, vingt secondes plus tard, la poignée de la porte et que je me suis précipité dans le café, je me suis aperçu que Tomáš m'attendait en toute sérénité, les jambes croisées, en sirotant sa bière et en lisant un bon gros livre emballé dans un journal.